

Marc Ronet

«Lieux de peintures»

Sans crier gare un personnage s'invite dans l'univers de Marc Ronet. Fait surprenant car l'artiste ne s'occupe que très rarement des êtres vivants, se concentrant essentiellement sur les paysages, les natures mortes et à ce que l'on peut nommer, faute de mieux, les lieux. Tout laisse à penser que dans ce monde où règne le silence, les bruits ne sont pas les bienvenus. Précisons toutefois que cette présence inhabituelle reste très discrète, le « personnage » en question est un oiseau. Et encore, un oiseau à peine visible, un triangle ou une courbe suspendue sur un fond bleu. On soupçonne qu'en réalité Ronet, qui n'a rien d'un peintre animalier, s'intéresse peu au genre volatile et que cette forme minuscule, blanche ou noire, est avant tout un contre-point au ciel sans limites, qui s'étend sur la toile. Ce n'est pas un simple hasard si les titres de cette série insistent tantôt sur la couleur de l'oiseau - *Paysage à l'oiseau blanc*, tantôt renoncent simplement à le nommer - *Paysage à la tâche dans le ciel*. Rappelons-nous les œuvres précédentes de l'artiste, dans lesquelles un arbre penché faisait office de ligne diagonale isolée sur le fond d'un paysage. Ainsi, oiseau ou tâche, arbre ou trait, les uns et les autres sont des composants interchangeables d'une peinture qui accorde peu d'importance à la description pédante d'une réalité.

Pour autant, cette œuvre, qui ne raconte pas d'histoires, n'abandonne jamais l'espoir - utopique ? - de rendre une intensité aux images, de saisir des émotions, de capturer un moment qui ne dure pas. Le choix de procéder par des séries, cette manière quasi-sisyphienne de revenir sans cesse sur le même thème, est sans doute la solution qui convient le mieux à Ronet. Croit-il au chef-d'œuvre qui surgira au bout du combat obstiné ? Quoi qu'il en soit, il poursuit ce travail d'investigation à travers de multiples essais, comme un mineur qui creuse la terre à la recherche d'une matière précieuse.

Avec une série récente, l'artiste réduit son champ de vision et se limite à un objet inhabituel. Dans une mise en abyme vertigineuse c'est la toile même qu'il met en scène, placée dans un caisson. Autrement dit, c'est le support habituel de la représentation, qui se transforme en sujet même de la peinture. Ronet a baptisé cette série *Toile dans un lieu*. Titre à la fois étonnant et logique. Étonnant, car ce lieu ne ressemble en rien aux lieux de la peinture habituelle, l'atelier. L'atelier où, même en absence de l'artiste, l'œuvre est entourée des indices de la création (pinceaux, pots de peinture..). Rien de tel ici, car la toile est désespérément seule.

Titre logique cependant, car, ces rectangles muets, qui secrètent leur espace propre, sont retranchés du monde par des murs opaques, à l'écart de toute clameur. On le sait, ce n'est pas la première fois que l'artiste fait appel à des réceptacles, dont on ignore la nature exacte, nommés *Lieux*. Toutefois, auparavant il y plaçait des « choses » humbles, des natures mortes,

des chiffons essentiellement. Désormais, ce ne sont que des panneaux - en bois ?- aux formats différents, recouverts de couches épaisses de couleurs. Minimalisme, abstraction matiériste, une version « maigre » de l'œuvre d'un autre artiste du nord admiré par Ronet, Eugène Leroy? On ne saura rien car, comme toujours, cette série en cours est un *work en progress*, une quête sans boussole. Citons Anselm Kiefer, pour qui : « l'œuvre dans son échec -et elle échoue toujours- éclairera même faiblement la grandeur et la splendeur de ce qu'elle ne pourra jamais atteindre ». On ne saura mieux dire.

Juin 2019, Itzhak Goldberg